

2

2/2



P R E F A C E
DE LA
NOUVELLE HELOÏSE:

ou

ENTRETIEN SUR LES ROMANS,

ENTRE L'EDITEUR

ET UN HOMME DE LETTRES.

par

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXII.

PREFACE
DE LA
NOUVELLE HELLOÏSE;
ENTRETIEN SUR LES ROMANS,
ENTRE L'ÉDITEUR
ET UN HOMME DE LETTRES.
Par
J. J. ROUSSEAU
CITIZEN OF GENEVA



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY,
M D C C L X I I I





AVERTISSEMENT.

Ce Dialogue ou Entretien supposé étoit d'abord destiné à servir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais sa forme & sa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'Ecrits. *Fai cru*

(A) 2

d'ail-

4 A V E R T I S S E M E N T .

*d'ailleurs devoir attendre que le Livre
eût fait son effet avant d'en discuter
les inconvéniens & les avantages, ne
voulant ni faire tort au Libraire, ni
mendier l'indulgence du Public.*



PRE-

P R E F A C E DE JULIE,

O U

ENTRETIEN SUR LES ROMANS.



N. VOILA votre Manuscrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends: vous comptez sur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miserabile.* Mais je veux un jugement positif.

N. Je n'ose.

R. Tout est osé par ce seul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponse que vous m'allez faire. Cette correspondance est-elle réelle, ou si c'est une fiction?

R. Je ne vois point la conséquence. Pour dire si un Livre est bon ou mauvais, qu'importe de savoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours son prix pourvu qu'il ressemble, quelqu'étrange que soit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux supposés bons, il reste encore cette différence que le Portrait intéresse peu de Gens; le Tableau seul peut plaire au Public.

(A) 3

R. Je

R. Je vous suis. Si ces Lettres sont des Portraits, ils n'intéressent point: si ce sont des Tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela?

V. Précisément.

R. Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis: ma Julie

V. Oh! si elle avoit existé!

R. Hé bien?

V. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

V. En ce cas, je ne connois rien de si maussade: ces Lettres ne sont point des Lettres; ce Roman n'est point un Roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

V. Consoléz-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi? Savez-vous jusqu'où les Hommes diffèrent les uns des autres? combien les caractères sont opposés? combien les mœurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la Nature, & dire: Voilà jusqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà?

V. Avec ce beau raisonnement les Monstres inouis, les Géans, les Pygmées, les chimères de toute espèce; tout pourroit être admis spécifiquement dans

dans la nature: tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun? Je le repete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoitroient la nôtre que dans un habit à la Françoisé?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme?

R. Ni traits, ni taille? Etes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours; un vieux Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison

N. Un mari débonnaire & hospitalier empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme

R. Je vous renvoye à l'inscription de l'Estampe*.

N. *Les belles Ames?* Le beau mot!

R. O Philosophie! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

(A) 4

N. L'e-

* Voyez la septieme Estampe.

N. L'esprit romanesque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies? Qu'en dites-vous? Et cette conversion subite au Temple? la Grace, sans doute?

R. Monsieur.

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfans; qui meurt sans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Pasteur, & convertit un Athée! Oh!

R. Monsieur.

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action; pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événemens si naturels, si simples qu'ils le sont trop: rien d'inopiné; point de coup de Théâtre. Tout est prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin?

R. C'est-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en est point un; vous l'avez dit vous-même. C'est un Recueil de Lettres

N. Qui ne sont point des Lettres: Je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire! Qu'il est guidé! Que d'exclamations! Que d'appréts! Quelle emphase pour ne dire que des choses communes! Quels grands mots pour de petits raisonnemens! Rarement du sens, de la justesse, jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans
les

les nues, & des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature, avouez que leur style est peu naturel.

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil? & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur, comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint, tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint; pas un caractère assez bien marqué, nulle observation solide; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux seuls?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévère; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que dans le commerce du monde; les

passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des Solitaires. S'ensuit-il delà que leur langage soit fort énergique? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premièrement, parcequ'ils faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés ayent ces manières de parler vives, fortes, colorées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire, que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas

pas plus loin. Vous ferez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation passagere & sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en desordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, reedit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son desordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le Ciel;

Ciel; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour-céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élevra-t-il pas son style? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela! ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls?

R. Non: voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience; un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin; mais l'ame sensible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, & jugez-les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent
philo-

philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout; ils se trompent sur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en se faisant connoître, ils se font aimer. Leurs erreurs valent mieux que le savoir des Sages: Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes: ne trouvant nullepart ce qu'ils sentent, ils se détachent du reste de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

IV. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en Philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge: la chaste épouse, la femme sensée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus reprehensible; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à

mon-

montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus? Les jeux d'enfans qui précèdent les leçons de la sagesse, empêchent de les attendre; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier; enfin le lecteur indigné se rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense, au contraire, que la fin de ce recueil seroit superflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il étoit commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans, me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue que les remèdes mal déguisés.

*Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gl' orli del vaso;
Socchi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.*

IV. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore: ils sucèrent les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes

Mes jeunes gens sont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il faut les-avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire ; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent : on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y font pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence ; le sentiment y est, il se communique au cœur par degrés, & lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose ?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut le goûter ; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le public n'est pas composé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, seroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Celadon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos caillettes pour deux Afrées, & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amusent gueres : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire six volumes de visions.

R. La

R. La raison qui vous feroit supprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premièrement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui disent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit, ne font point d'effet encore: s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus; & s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent, liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa première situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet essai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répète plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contrepois au dehors,

dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression: vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la foi d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parcequ'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent, & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manège des procédés est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

Quel effet produiroient de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgye la joie qu'il fait régner dans son canton? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang? Sur sa fille à qui les airs contournés

(B)

&

& le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des mamans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt dévient mazure, & vont dans la capitale, où, le pere avec sa croix de saint Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'industrie; la mere établit un brellan; la fille attire les joueurs, & souvent tous trois après avoir mené une vie infâme, meurent de misère & deshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y des pensions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pièces de Théâtre, tout tire sur les Provinciaux; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manieres & les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui fait de combien de filoux & de fillés publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert: ainsi pour faire briller les Capitales, se dépeuplent

plent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des fots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier: *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours. Le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier sottement: *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude & la paix; les tenir à quelques distances les uns des autres; & au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Pasteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illustres Payfans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont

des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du gout, du choix, de la délicatesse; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des Villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & satyriques sont le triste supplément de la gaité qu'on n'y connoît plus? Est-ce bien cela?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes: je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires: pour les instruire, il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant

dant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être fiffé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sageffe.

V. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chute, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les Solitaires est d'abord jugé par les gens du monde; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprius de Province; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir: vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

V. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une

fortune étroite? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire au coin de leur feu les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossière, ils ne se piquent ni de littérature ni de bel-esprit; ils lisent pour se desennuyer & non pour s'instruire; les livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas: on en feroit en vain pour leur usage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de malaise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele? Comment s'attendriron-t-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse? En quittant leur lecture, ils ne feront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux;

ils

ils reprendront le goût des plaisirs de la nature: ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en payfans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille. . . . Mais les filles; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait: elle ment. Le mal étoit fait d'avance; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille! Auteurs érotiques, venez à l'école: vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le font par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres*: si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles**, sans songer que

(B) 4 les

* Seconde Partie, pag. 319.

** Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

les jeunes filles n'ont point de part aux défordres dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres: c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime est compté pour rien.

R. A l'envisager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes; la cause de leur desordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentimens de la nature sont étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'inique despotisme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'est dans des nœuds forcés & mal assortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un désordre, dont elles font gloire, le scandale de leur première honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer, & cela dépend absolument des peres & meres.

Mais

Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres sera toujours vaine, parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'est pas servile; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse?

R. Du mal? A qui? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces Lettres, je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente Prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommo- dé avec les femmes: J'étois fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons*.

R. Vous êtes pressant; il faut me taire: je ne suis ni assez fou ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement: de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévère censeur des spectacles, les situations vives & les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli? Montrez-moi une scène de théâtre qui forme un tableau pareil à

(B) 5 ceux

* Voyez la Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, p. 81, première édition.

ceux du bosquet de Clarens * & du cabinet de toilette? Relisez la lettre sur les spectacles; relisez ce recueil. Soyez conséquent, ou quittez vos principes. Que voulez-vous qu'on pense?

R. Je veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer; relisez aussi la préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier: mais vous.

N. Je me rappelle deux passages ** . . . Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain! O! que ne suis-je né dans un siècle où je dussé jeter ce recueil au feu!

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais jusqu'à certain point vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup moins; car à qui serviroit-elle de modèle? C'est dans les siècles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les partager; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaissez un peu vos modèles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée?

Eh!

* On prononce Claran.

** Préface de Narcisse, page 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert p. 223. 224.

Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devoit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange maladresse que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & sévère pour les femmes, qui vous jugeront! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous: vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur! Un honnête-homme se cache-t-il quand il parle au Public? Ose-t-il imprinter ce qu'il n'oseroit reconnoître! Je suis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettez votre nom?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques ROUSSEAU* en toutes lettres?

R. *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

N. Vous

N. Vous n'y pensez pas ! Que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier ; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

N. Etes-vous content de cette réponse ?

R. Oui, dans des tems où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

R. La nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots :
Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève !

R. *Citoyen de Genève ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela du moins sera dans votre caractère. Mais à propos, mettez-vous aussi votre devise à ce livre ?

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaisanterie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avolir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire
imprimé

imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le soin d'excuser un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peur-êtré que personne ne m'accusera. Celui qui préfère la vérité à sa gloire, peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible, est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité?

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire. Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre?

N. Je la résoudrois bien pour quelques Lettres; elles sont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, & souvent l'art se décele en voulant être plus naturel qu'elle: c'est le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une maladresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions,

les

les éternelles rabâcheries; où est l'homme capable de mieux faire qui pourroit se résoudre à faire si mal? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Edouard fait à Julie? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, & finit par se porter toujours bien? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire: il faut marquer avec soin les caractères; il faut exactement varier les styles? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'observe que dans une société très-intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères, & que les amis confondant leurs ames, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle est, doit être une créature enchanteresse; tout ce qui l'approche, doit lui ressembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choses se sentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or c'est là qu'est le sceau de la vérité; c'est là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne saurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre: mais dites que ces deux femmes ont existé; & je
re lis

relis ce Recueil tous les ans jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles ayent existé? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

V. Elles ne sont plus? Elles furent donc?

R. Cette conclusion est conditionnelle: si elles furent, elles ne sont plus.

V. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

V. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout.

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question: car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise? Qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte, pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir?

V. Mais enfin, vous connoissez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Plusieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point oui parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vû de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, au-
tant

tant que je puis me rappeler la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de Topographie; soit que l'Auteur n'en fût pas davantage; soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute Préface: Les éclaircissements nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces sortes d'apologies ne réussissent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela fera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. Cela fera-t-il aussi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non, je vous tendois un piège. Laissez les choses comme elles sont.

F I N .

651722



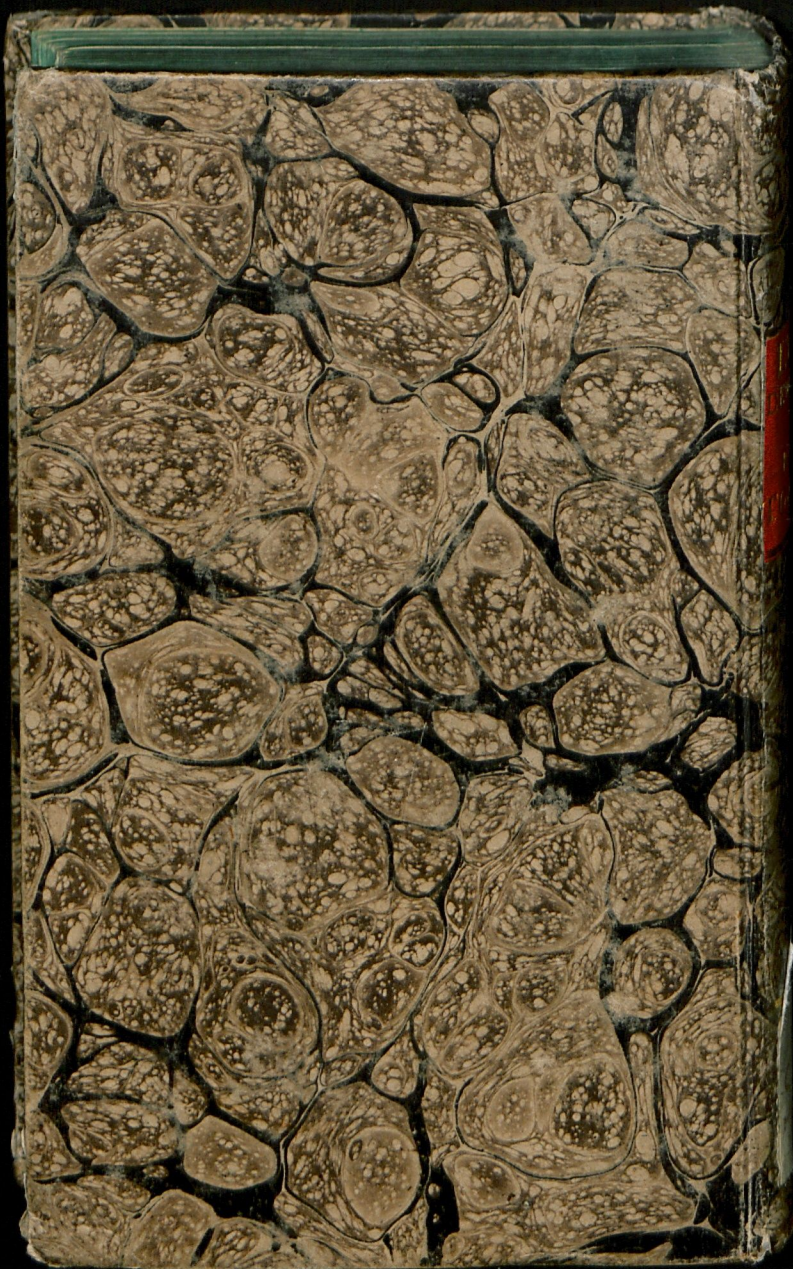


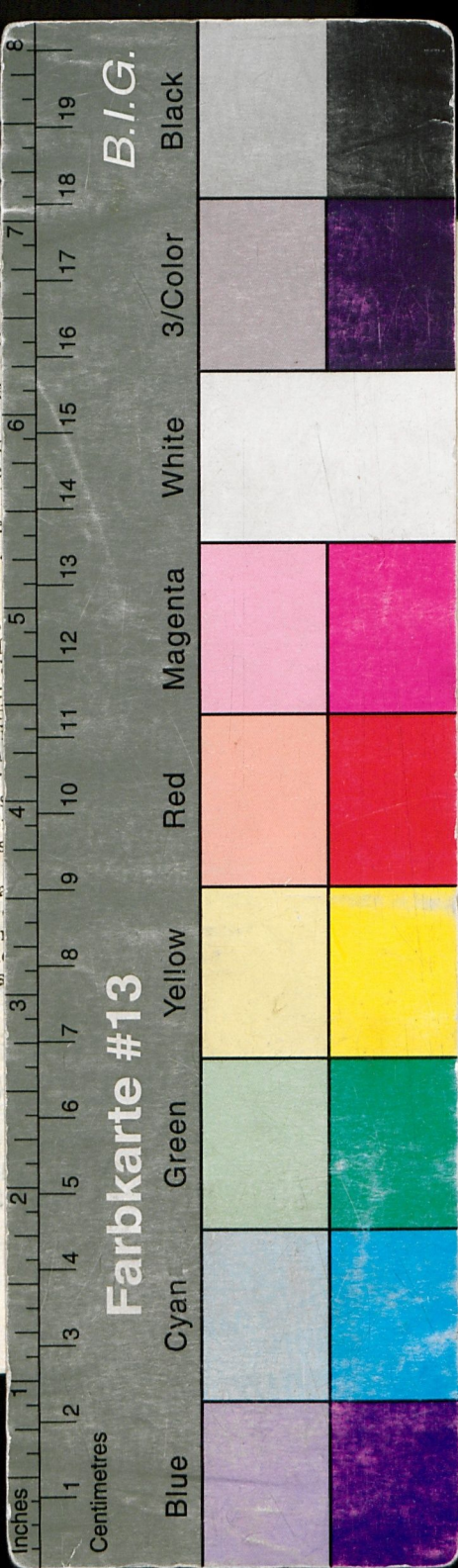
S 1344 (4/5/6)

HB. § 1344

(4/5/6)

n





P R E F A C E
DE LA
NOUVELLE HELOÏSE:

ou
ENTRETIEN SUR LES ROMANS,

ENTRE L'ÉDITEUR
ET UN HOMME DE LETTRES.

par
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M D C C L X I I.

